

**E**LLE sort du local des restos du cœur, passe sa main dans ses cheveux décoiffés. Il fait froid.

Le père Marcel l'a fichue dehors il y a trois jours. Enfin, il l'a fait expulser... Des mois de procédure et la voici dans la rue.

Si sa mère savait, elle aurait des remords, peut-être.

Hélène croise un chien avec une dame au bout de la laisse. Une dame maigre mais qui ne meurt certainement pas de faim. Le manteau qu'elle a sur le dos ressemble à du vison.

Il n'en est peut-être pas, cependant. Hélène ressemble bien à une fille perdue...

Perdu, c'est les autres.

Elle s'est baissée, pour caresser le chien, comme elle le faisait avant. Dans le temps. Un temps ailleurs, autre. C'est agréable de caresser un chien. Elle le fait parce qu'elle ne peut pas caresser les gens, comme ça, dans la rue, brusquement, sous prétexte qu'ils ont une bonne tête et qu'elle a besoin d'aimer.

L'animal lève sa truffe vers elle, accepte la main sans broncher. Hélène rit doucement, dans sa crasse, dans sa tristesse, dans son indifférence. Elle rit d'un coup, car elle vient d'imaginer la tête d'une personne qu'elle se mettrait à caresser dans la rue.

La dame ne l'aime pas. C'est manifeste. Elle tire sur la laisse. De loin, n'importe qui croirait qu'elle veut protéger l'inconnue d'une éventuelle morsure. Mais non. Elle protège son chien d'une folle qui le caresse en riant.

La vie, c'est fou de pauvreté et de malentendus...

La rue devant. Longue. Longue à pleurer. Aussi longue qu'une existence ; ce n'est pas peu dire ! Pas celle d'Armel, en revanche...

La colère la prend. Chaque fois qu'elle pense à lui, la colère la prend. Il lui vient des idées mauvaises de vengeance. Le départ d'Armel, c'est la trahison.

Elle marche, après la caresse au chien gentil, protégé d'elle par sa patronne. Elle marche dans la rue.

La rue est un sillon de champ. Un sillon de labour tracé par une main sûre. Rien que cela. Un sillon qui avale des gens, les bouffe à leur insu, les recrache un peu plus loin.

C'est l'enfer de marcher dans une rue toute tracée. Voici ce qui enferme les gens : les sillons de champ, de labour, tracés par une main sûre.

Hélène s'essuie une larme comme s'il avait plu. Une goutte coulée malgré elle. Malgré elle à un point qu'elle ne sait plus pourquoi elle pleure.

Elle regarde le sillon à s'en claquer les yeux. Les immeubles autour ; des bâtiments gris ou bruns, couleur de terre.

Plus loin, encore un chien. Pas de la même taille que l'autre, mais enfin, un chien. Il bâille. Hélène s'en amuse. C'est un jour à chiens. L'animal lorgne son patron, avec un air de dire : « Bon Dieu quand est-ce qu'on bouffe ? »

Hélène en est sûre. Le chien a posé sa question muette. Celle-là.

Alors ils vont rentrer tous les deux. Le patron mangera son steak et le clebs sa pâtée. Une bonne pâtée bien grasse pour le chien-chien obèse.

Elle essaie de haïr l'animal de toutes ses forces. Parce qu'il va manger à sa faim en rentrant.

C'est petit, un humain. C'est pourri de jalousie de toutes sortes. C'est rempli d'amertume, dégueulant d'impuissance. Et incapable d'accepter des autres...

Elle observe le chien gras et sourit dans sa larme. Un arc-en-ciel à l'intérieur.

« Mange bien, gros pâté. » D'un coup, elle l'aime. Hélène est sauvée. Elle est effrayée d'être passée aussi près de la haine et en conçoit une terreur indicible ; des frissons d'épouvante de partout...

Elle devient quelqu'un de la rue. Elle se parle en dedans, persuadée qu'il vaut mieux faire ainsi. Sinon, on la fera enfermer. Elle a bien vu que la femme a eu peur de son petit rire solitaire, tout à l'heure. Les humains se croient forts ; ils ont peur de tout. Moins c'est grave, plus ils claquent des dents. Fichue espèce. Hélène est soudain ennuyée d'en faire partie.

Ses affaires sont au garde-meubles. Ses vêtements, les bibelots, les livres offerts par Armel. Tout. Son tout à elle.

Il va falloir dormir dehors pour la troisième fois.

Le hall d'entrée d'un immeuble, c'était bien. Jusqu'à ce que le gardien la jette dehors comme une proscrite. Dame, c'en est une. Toute personne expulsée de chez elle est une proscrite.

Il n'était pas trop moche, pas trop vieux, le gardien. Pas décati, pas ancien, pas grossier. Pas curieux, non plus. Des clichés que tout cela. C'était un homme d'une quarantaine d'années. Avec une barbe blonde et des manières précieuses.

Il l'a fichue dehors avec fermeté et il lisait Kafka.

Hélène le sait, parce qu'il tenait encore son livre en venant vers elle. Sur la couverture brune, le nom de l'auteur était écrit en grosses lettres. Un ouvrage ancien, beau à voir.

Un locataire a dû l'appeler tandis qu'il se prélassait avec son bouquin. « Il y a une nana qui dort sous l'escalier. Balancez-la, les poubelles passent demain. »

Elle éclate de rire, touche son bras. Il lui a fait mal, tout de même, avec sa poigne de lutteur de foire ! Et elle pense aux éboueurs, s'esclaffe encore, s'attirant les regards des badauds ; des bienveillants, des mauvais, de tout.

Si Armel la voyait...

Armel n'a rien à dire. Non, rien.

*Lisez la suite dans LA BEAUTE DES OMBRES  
À commander sur ce site*